



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES DE LONGCHAMP.

Les plus élégans costumes d'été qui se soient encore faits, sont des *redingotes-tuniques* en mousseline brodée. Ces redingotes, ouvertes sur le devant, ont les coins arrondis, et sont plus courtes que le jupon de la hauteur d'une petite dentelle qui le borde. On en fait qui sont doublées en taffetas de couleur ; une jolie broderie les entoure. La ceinture est un ruban noué sur le devant. Le corsage forme draperie sur la poitrine, et est uni sur le dos. Une écharpe nouée autour du cou fait très-bien avec ce genre de toilette.

— Des robes montantes ont des plis plats qui s'étendent sur toute l'épaulette et viennent se réunir sous un poignet au milieu du corsage. Ce poignet, qui part du milieu de la poitrine, en descendant jusqu'à la ceinture, retient ces plis de manière à ce qu'ils forment éventail ; la même répétition pour le dos du corsage. Les manches forment alors des doubles gros plis.

— La mode des cannezouts en blonde noire, celle des mantilles ou mantelets en dentelle noire ou blanche, puis des mantelets de mousseline, et tous ces genres d'accessoires, font adapter des corsages unis à la plupart des robes d'étoffes un peu fortes. Pour que les corsages tendent et dessinent bien la taille, il est presque indispensable qu'ils soient faits en trois pièces sur le devant : une couture se trouve sur le milieu ; les deux autres au-dessous de la gorge ; celles-ci réunissent deux traits qui s'évasent vers la partie supérieure, et produisent un effet très-avantageux pour la tournure.

— Malgré la simplicité qui semble appartenir aux toilettes d'été, nous avons vu plusieurs robes en mousseline de laine, chaly, etc., dont les corsages, faits à pointes, étaient ornés sur le devant par trois nœuds de ruban ; sur d'autres robes ces nœuds étaient faits avec des bandes d'étoffe festonnées, pareilles à la robe.

ENSEMBLES DE TOILETTES. — Une redingote en mousseline blanche, à petits car-

reaux, alternativement mats et à jour, formant damier, doublée d'un transparent rose. Cinq nœuds de ruban rose fermant le devant du jupon. Les manches longues très-collantes du bas, la partie du haut excessivement large, et retenue, depuis l'entournure du bras jusqu'à la saignée, par un ruban rose qui, à cet endroit, se terminait par un nœud; ce ruban, maintenant ainsi tous les plis de la manche relevés dans l'intérieur du bras, les faisait retomber sur le coude avec beaucoup de grâce. Le corsage avait de larges plis plats formant éventail sur la poitrine et sur le dos; autour du cou, une seule petite dentelle froncée, soutenue par un ruban rose formant *collier* et revenant se nouer par devant. Au bas des manches une petite dentelle autour du poignet. — Avec ce négligé, une capote en paille de riz, ornée d'une rose mousseuse placée de côté et retombant sur la passe.

— Robe en gros d'été, fond paille, chiné en lilas: pélerine pareille, ayant les pans du devant passés sous la ceinture, et la pointe du dos retenue au bas de la taille; au-dessus une seconde pélerine carrée, et un collet rabattu. Le tour de ces pélerines, découpé en *coques rentrées*, festonné en soie lilas; au-dessus du collet dépassait autour du cou une seule rangée de tulle tuyauté. Un chapeau de crêpe paille orné d'une branche de lilas.

— Une robe foulard, fond vert, à dessins de cachemire; corsage drapé sur la poitrine et uni sur le dos. Cannezout en blonde noire, ayant une double garniture retombant très-bas sur les épaules et diminuant graduellement jusqu'au bas de la taille; petite garniture de blonde noire froncée autour du cou et nouée par un ruban de gaze. Chapeau blanc en gros de Naples rubanné et satiné, orné d'une plume blanche, dont les bords frisés étaient nuancés en plusieurs verts. Les nœuds et les brides en rubans de gaze blanche brochés en vert.

CHAPEAUX. — Les pailles de riz suppor-

tent toute espèce de coupes. On les emploie pour chapeaux de grandes toillettes, chapeaux de promenades et capotes du matin. Dans ce dernier genre, nous avons vu des nouveautés charmantes. Citons, par exemple, une capote en paille de riz doublée en rubans de gaze rose, brochés en blanc. Ces rubans cerclés dans l'intérieur de la passe et froncés, formaient éventails par la disposition de leurs plis. La forme était jointe à la passe par un cercle de paille qui dispensait de rubans. Un nœud de rubans semblables à ceux qui doubleraient la passe était placé au sommet de la tête et avait de longs bouts qui retombaient un peu en arrière. Sous ce nœud étaient attachées les brides qui descendaient de chaque côté de la capote. Le bavolet était en ruban de gaze.

— Un chapeau de paille de riz avait un bouquet de jacinthe de toutes couleurs placé de côté, moitié des branches remontant sur la forme et les autres tombant sur la passe. Les rubans en gaze blanche brochés en un petit semé de fleurs de toutes couleurs.

— Un chapeau en crêpe rose ayant l'intérieur de la passe doublé par une blonde froncée contre le front, et dont l'écaillé du bord dépassait un peu le tour de la passe. Sur le devant de la forme, une seconde blonde formant auréole, et dont le pied était soutenu sur une guirlande de petites roses qui cintrait en descendant de chaque côté de la passe. Aux deux bouts de cette guirlande étaient attachés les rubans qui servaient de brides. La coupe de ce chapeau était collante sur les joues et évasée sur le front.

— Une capote en étoffe de soie à petites lignes vertes et blanches. Une branche d'épines vertes placée de côté, et au bord un demi-voile de blonde unie à riche bordure.

NOUVEAUTÉS. — Indépendamment des mantilles de dentelles, on fait de petites écharpes en dentelle noire ou blanche, qui se nouent autour du cou en guise de

sautoirs, et dont les bouts ne descendent guère plus bas que le milieu du corsage.

— Les filets qui ont été employés avec tant de succès cet hiver pour former des draperies aux robes de soirées, se verront cet été employés en écharpes qui, par leur fraîcheur et leur légèreté, ne pourront manquer de réussir. Celle que nous avons déjà vue avait une teinte rosée, et les deux bouts terminés par des glands. Les treilles larges et délicates de ce réseau produisent autour du cou un effet très-avantageux.

— On voit des petites mitaines noires en filet, semblables aux mitaines plus grandes que l'on porte avec les manches courtes. Ces dernières sont tout-à-fait à la mode pour le spectacle.

— Les petits tabliers en soie ou cachemire sont toujours adoptés pour négligé de fantaisie. Quelques-uns sont même d'une assez grande élégance. Les broderies, les formes diverses des petites poches, distinguent les plus recherchés. Les uns sont entourés d'un dessin fait en passementerie, et autres; les poches et la ceinture sont nouées par des gances terminées par de jolis glands. — Ceux en gros de Naples noir bordés en soie de toutes couleurs sont très-beaux. Nous en citerons aussi un en moiré lilas entouré d'une guirlande de lilas blanc, dont les fleurs étaient brodées en soie blanche, et les feuilles en soie verte; sur chaque poche un bouquet de lilas dont les branches se prolongeaient en-dessous de la poche, sur le tablier.

— Quelques jeunes personnes ont porté aussi des tabliers en mousseline brodée, doublée en taffetas de couleur.

— Les schalls d'été n'ont pas encore paru. On portera beaucoup d'écharpes en mousseline de soie imprimée.

— Les bottines sont toujours une chaussure de bon goût. Les plus élégantes n'ont point de bouts en peau, et sont entièrement en satin ou gros de Naples.

— Parmi toutes les heureuses inventions qui signalent l'industrie relative à nos

modes, le *tulle-blond* mérite une distinction toute particulière dans un moment où ce genre de tissu s'emploie si généralement pour la toilette. Dans l'intérêt de l'élégance, nous mentionnerons donc aujourd'hui les avantages de ce nouvel article dû à MM. Le Blond et Lange, fabricans de blonde et de tulle, à Caen, qui viennent de réussir sur leurs machines un tulle-blond blanc et noir, dont le réseau est en tout semblable à celui de la vraie blonde; ce nouveau produit reçoit dans leurs ateliers des applications à l'instar de Bruxelles. Par le concours de ces divers moyens de célérité et d'économie, ils réduisent de moitié le prix de leurs blondes, voiles, mantelets, écharpes, bayadères, mantilles, schalls, barbes, manches, robes et autres articles appropriés au goût ou à la mode de chaque pays.

Leur dépôt est situé place des Victoires, n° 4, à Paris.

LES BEIGNETS.

A Versailles, au grand château, dans un petit réduit nommé la *chambre de la vaisselle d'or*. Un sofa de soie damassée, une petite pendule émaillée, et d'épais rideaux à médaillons en point de tapisserie, composaient l'ameublement de cette chambre. Au jour dont je parle, on y voyait, en outre, appuyée par sa base sur les grands chenets de cuivre, et de l'autre sur le dos d'un beau fauteuil de soie, une longue poêle à frire. Près de là, entre les genoux d'un bel adolescent accroupi sur un tabouret, une écuelle de porcelaine, remplie d'une matière blanche, mate et liquide. L'enfant goûtait de tems en tems à cette matière en y plongeant le doigt qu'il portait à sa bouche, puis le retirait lentement en faisant un mouvement de tête par forme d'approbation. Une jeune fille, frisée, bouclée, pommadée, et

la tête saupoudrée de poudre blonde, était à genoux devant le feu de la cheminée, contemplant attentivement ce qui se passait dans la poêle, où elle répandait de tems en tems le liquide blanc jaunâtre. Elle s'était débarrassée de sa robe de gros de Tours, ornée d'une large guirlande de fleurs, qu'on voyait étalée sur un fauteuil où elle semblait se dresser d'elle-même, et se trouvait en simple jupe de basin blanc, dont les basques retroussées dans ses poches laissaient voir un bas de soie rose à coin, délicieusement étendu sur une jambe charmante. De ses petits souliers blancs, on ne pouvait apercevoir que la semelle et le haut talon rouge, car, je l'ai dit, la jeune fille était à genoux, le visage tourné vers le feu. Une vieille dame, dont la figure écarlate et chargée de mouches, ressemblait à une pivoine des bois, était assise près de la porte, et lisait dans un gros livre d'Heures. On n'entendait que le bruit fin et criard de la pâte qui frémissait dans la poêle, et le murmure encore moins distinct que laissait échapper la vieille dame, en lisant ses patenôtres.

Quand les beignets, bien dorés et couverts d'une épaisse neige de sucre, se trouvèrent disposés en une belle pyramide blanche et brune, sur un plat de porcelaine du Japon, le roi s'avança galamment vers la vieille dame, et lui offrit d'en prendre sa part. Celle-ci se leva gravement, déposa son livre d'Heures, tout ouvert, sur la cheminée, ôta son gant droit, qu'elle plaça sur son livre, et prit de l'extrémité de ses doigts un beignet qu'elle effleura de ses lèvres, comme par politesse. Le roi et M^{lle} d'Humières mangeaient de bon appétit, et en se pressant à qui aurait fini plus vite. Quelquefois ils se disputaient un beignet qui avait une plus belle apparence que les autres; souvent aussi le roi cessait de songer aux beignets, et ses yeux bleus lançaient un long regard tendre et rêveur, que leur rendaient les beaux yeux bleus de M^{lle} d'Humières.

Dans un de ces momens-là, le roi se leva avec impatience, repoussa l'assiette qui était devant lui, et regarda d'un air d'humeur la vieille dame, qui les observait dans un état d'immobilité parfaite.

— Que nous ne vous gênions pas, madame la marquise, dit le roi, en mettant le bout de son doigt sur la page ouverte du livre : ne lisez-vous pas vos Heures ?

— Vous êtes bien bon, sire, répondit la dame, mais rien ne presse. Il est à peine midi, et j'ai jusqu'à trois heures pour dire l'office du Saint-Esprit, dont j'ai déjà lu plus de huit versets.

— L'office du Saint-Esprit avant trois heures ! reprit le roi. Je ne savais pas que madame la marquise d'Humières fût un des chevaliers de nos ordres.

— Elle ne l'est pas non plus, dit la marquise ; mais M. d'Humières l'est depuis dix ans, et comme il n'a jamais rempli la promesse qu'il a faite le jour de sa réception, de dire régulièrement, avant vêpres, l'office du Saint-Esprit, je me suis chargée de cette besogne. J'espère que ma fille en fera autant pour son mari.

— Si son mari est aussi oublieux que M. le marquis d'Humières, dit le roi, et... s'il est chevalier de l'ordre...

— Ah ! sire, s'écria M^{lle} d'Humières, est-ce là comme vous tenez vos promesses ? Un roi manquer à sa parole ! un roi de France, encore... Fi donc ! sire ; personne ne voudrait croire ça.

Parlant ainsi, M^{lle} d'Humières chiffonnait avec humeur et tirait machinalement la double rosette de son fichu de mousseline déjà fort entr'ouvert. Elle se dénoua ; le tissu gonflé s'abattit, et laissa voir deux épaules rondes et fraîches, dont la blancheur fit paraître le visage de M^{lle} d'Humières encore plus rose et plus charmant. Le roi seul s'aperçut de ce petit accident ; il resta muet, rougit extrêmement.

— Ne m'aviez-vous pas promis, sire, reprit-elle, et c'était, si vous l'avez oublié, le jour où moi je vous promis, tout bas, de vous faire de ces fameux beignets

comme nous les faisons à l'abbaye de Chelles, que Madame aimait tant, et dont vous aviez si envie, sire... Mais, ajouta-t-elle en jetant un regard mélancolique sur le plat qui était presque vide, ma mère a bien raison de me dire sans cesse qu'il ne faut jamais accorder aux hommes ce qu'ils nous demandent, car leurs désirs sont à peine satisfaits, qu'ils ne daignent plus nous écouter! Ma mère a bien raison, sire, car voilà déjà que vous ne m'écoutez plus. — A ces mots, M^{lle} d'Humières frappa du pied avec impatience.

Le jeune roi n'écoutait pas en effet; il était occupé de ce que laissait voir le fichu, qui était définitivement tombé sur le dossier de la chaise.

En ce moment, une heure après midi sonna à l'horloge du château, et on entendit doucement gratter à la porte. Elle s'ouvrit, et un homme vêtu de brun, petit et maigre, les épaules hautes, l'œil fin et caressant, et au pas discret, ayant toute l'allure d'un chat de dévote, passa sa tête par le battant entr'ouvert, et glissa presque silencieusement ces paroles : « Les équipages de chasse de Sa Majesté sont devant le grand degré, et M. d'Haucourt est là, dans le cabinet, qui attend son audience. »

— Mon Dieu! dit le roi tout troublé, mon Dieu! Lebel, comment faire?

Le premier valet-de-chambre jeta un coup-d'œil sur M^{lle} d'Humières, mais sans lever la tête, sans la tourner vers elle, sans faire même un mouvement de paupières.

— Madame la marquise est en grand habit, dit-il, et peut aller d'ici dans les appartemens; quant à mademoiselle, on la reconduira par le petit degré, après l'audience; et si elle voulait passer pour un moment derrière l'estrade de la vaisselle...

— Mais, ma robe...

— Mais, ma fille...

— Il le faut bien, dit Lebel... Le premier garçon bleu m'a dit que Sa Majesté

était seule, et M. le comte d'Haucourt est sur mes talons.

En effet, M. d'Haucourt, dans le costume des chasses du roi, parut entre les deux portes. Lebel n'eut que le tems de faire signe à M^{lle} d'Humières de passer derrière l'estrade, et la marquise sortit par le passage qui conduisait aux appartemens, mais non sans détourner plusieurs fois la tête d'un air d'inquiétude et d'embarras.

Louis XV, qui s'entendait fort bien à dissimuler dès son plus jeune âge, ne put cependant cacher son humeur en se voyant troubler dans ses plaisirs par le malencontreux comte d'Haucourt. Il se dressa d'un air de dignité devant son fauteuil, et le reçut en faisant une petite moue fort gentille. Le comte avait obtenu la promesse d'un moment d'audience avant la chasse où il devait accompagner le roi, et il venait lui rappeler ses titres et ses anciens services. Comme le roi était de mauvaise humeur, il n'écouta pas. D'ailleurs toute son attention était dirigée vers l'estrade derrière laquelle se tenait M^{lle} d'Humières, dont la robe était restée étendue sur un fauteuil, et le tour de gorge de mousseline sur une chaise. Le comte énumérait, sans se décourager, ses sièges, ses blessures et ses batailles.

— C'est bien, monsieur le comte, dit le roi, quand cette énumération homérique fut achevée. Je recommanderai votre affaire à M. le duc; il vous portera sur la liste des lieutenans-généraux à la première occasion.

— Vraiment! sire, dit le comte un peu piqué, M. le duc n'aura pas grand'peine, car j'y suis sur cette liste, et parmi les plus vieux, puis que j'ose prétendre par ancienneté au bâton de maréchal et au collier de l'Ordre, que feu M. le Régent m'avait promis plusieurs fois en présence de Votre Majesté.

— J'en suis bien fâché, monsieur le comte, répondit le roi, qui s'agitait avec impatience, mais j'ai promis à M. le duc,

mon premier ministre, de ne faire ni maréchaux ni chevaliers de l'Ordre avant les fêtes de mon mariage, et d'ici là.... En cet instant, il lui tourna le dos pour tirer un cordon de sonnette, sans achever sa phrase.

—D'ici là, murmura entre ses dents le comte visiblement en colère :

Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Lebel parut presque aussitôt. Le comte, qui savait son monde, fit une révérence, et suivit le valet-de-chambre, qui lui ouvrit la porte du passage qui mène aux grands appartemens. Une portière en tapisserie, très-ample et très-épaisse, ondoyait devant ce passage, et jetait une grande ombre dans cette partie de la chambre, déjà passablement obscure. Le comte était en habit de chasse, comme on l'a dit, botté, éperonné, et fort troublé surtout de cette fatale audience. Un de ses longs éperons accrocha la robe de M^{lle} d'Humières, qui était étalée sur le fauteuil près de la porte, et l'entraîna sur le tapis. Lebel se hâta de la relever, mais, dans sa précipitation, il la tira si violemment, que l'éperon la parcourut dans toute sa longueur, en divisant l'étoffe avec fracas. Le comte, plus troublé que jamais, franchit en deux pas l'étroit passage; la seconde porte, où se trouvait un huissier, s'ouvrit devant lui, et il tomba, tout éperdu, au milieu des courtisans qui encombraient le grand appartement, traînant à sa botte les guirlandes et un énorme lambeau de la robe de M^{lle} d'Humières.

M^{lle} d'Humières, le sein et les bras nus, ne pouvait traverser les cours et les escaliers du château de Versailles. La marquise était dans les appartemens; Lebel fut dépêché pour chercher une robe. Pour la première fois, le roi de France resta seul avec M^{lle} d'Humières, et vous savez dans quel accoutrement se trouvait la noble demoiselle.

Sans doute la timidité du roi eût préservé M^{lle} d'Humières, si elle avait gardé

son grand fichu montant à plis étagés; et sa robe imposante, sa robe de gros de Tours broché, aux vastes pans pompeusement relevés par des rubans et des guirlandes; mais la voyant ainsi rougissante et nue, plus semblable, avec sa jupe de basin, à une bergère qu'à une noble demoiselle, le jeune prince s'approcha d'elle sans embarras, lui prit la main, qu'elle ne retira pas, et lui déclara son amour en faisant assez bonne contenance. Vous qui fronchez déjà le sourcil, veuillez vous rappeler que la pauvre M^{lle} d'Humières n'avait, en ce moment, rien qui pût la défendre; elle n'avait ni son fichu, ni sa robe, ni sa mère!

Lebel revint fort tard avec la marquise, qui assiégeait depuis une heure les petits appartemens, car elle avait reconnu au talon de M. d'Haucourt une partie de la robe de sa fille. Ce jour-là la chasse fut contremandée. Le soir, le roi ne parut pas à son cercle. Sa Majesté avait eu une indisposition subite.

Trois mois après, on lut dans la *Gazette* et dans le *Mercur de France*: « M. le comte d'Haucourt a épousé hier, à Saint-Louis de Versailles, M^{lle} d'Humières, petite-fille de feu M. le maréchal d'Humières. S. M. a accordé, à l'occasion de ce mariage, à M. d'Haucourt, le brevet de chevalier de ses Ordres, et l'a élevé à la dignité de maréchal de France. »

(EUROPE LITTÉRAIRE.)

SALON DE 1833.

(4^e ARTICLE.)

M. Ziegler a fait ses premières études chez M. Ingres. Il est d'autant plus honorable pour lui de se distinguer après cela par de l'originalité. Ses tableaux, surtout celui qui représente *la Mort du doge Foscari*, le placent plutôt à la suite du Guérchin et des maîtres italiens qui

ont rendu avec bonheur les objets matériels. Ses chairs laissent à désirer sous le rapport de l'éclat de la couleur et de la saillie du modèle. Nous rendons justice, sous le rapport de l'expression, à son jeune Giotto examinant avec attention un livre de dessins dans l'atelier du Cimabué.

Nous remarquons en passant un tableau dont personne que nous sachions n'a parlé, malgré une assez honnête dimension. Nous finirons cet article par ce léger acte de justice distributive. Henri III a été représenté, par M. Cuny, au moment où il lit la lettre que vient de lui remettre frère Jacques Clément, lequel tire sournoisement de sa manche un petit couteau dont il s'apprête à frapper ce dernier des Valois. Ce qui me plaît dans cet Henri III, c'est justement ce que j'ai reproché à M. Ziegler de ne point mettre dans ses figures. C'est une représentation aussi exacte que l'imagination peut se la figurer de l'expression moitié attentive et moitié distraite de ce roi qui lit ce papier avec indolence. C'est Henri III de pied en cap, c'est du moins ainsi que je l'imagine avec sa petite barbe frisée, ses gants parfumés, et toute cette habitude à-la-fois molle et empesée, qui font à mes yeux de cette figure un type complet. Quant au moine, il est archi-mauvais par bémol autant que par bécarre; mais il n'importe, la poignée de naturel qui se trouve dans ce tableau, l'élève à mes yeux bien loin au-dessus de tous ces minaudiers prétentieux qui ne rappellent d'un maître que ses défauts, et ne révèlent d'eux-mêmes que la sécheresse et la stérilité de leur invention.

On parle aussi de l'œuvre de M. Rouget? Son abjuration d'Henri IV, toile immense, est pourtant une œuvre d'une volonté forte; ses personnages sont dessinés avec pureté et finesse; quoique nombreux, ses groupes sont sans confusion. Dans la composition de son tableau on remarque une distribution savante, une entente peu commune de la gradation des figures. Mais, quoi! tout cela est sans

vie, sans force, sans chaleur. Tous ces personnages nous apparaissent comme de blancs fantômes nageant dans de blanches vapeurs. M. Rouget est peut-être appelé au genre ossianique.

En face du tableau de M. Rouget, on en remarque un de M. Norblin, c'est le terrible épisode du Dante, Ugolin. Voici comment le peintre a compris son sujet: au fond de la toile, un homme à demi assis, fortement musclé, les cheveux hérissés, pressant sa tête de ses mains, les yeux entièrement ouverts et fixes, dans l'attitude d'un morne désespoir; c'est Ugolin; à sa gauche sont deux de ses enfans; le plus âgé s'arrache les cheveux et crie, tandis que le plus jeune élève vers son père un regard de pitié et de souffrance où se peint à-la-fois le sentiment de ses propres maux et celui des maux de son père. A la droite d'Ugolin, le peintre a mis un autre groupe de deux enfans, l'un déjà dans la jeunesse, l'autre encore dans la première enfance. Ce dernier se tord et se meurt dans les bras de son frère, qui s'efforce de le soutenir; le pauvre enfant semble implorer son père immobile de désespoir. On voit que la composition de M. Norblin n'est pas sans quelques rapports avec le groupe de Laocoon. La couleur en est sombre, un peu trop terreuse peut-être; nous sommes, il est vrai, dans un cachot muré. Un défaut sans excuse, c'est l'immobilité parfaite des figures, on les dirait sculptées. Au demeurant, ce tableau fait effet, est beaucoup remarqué et prouve que M. Norblin a dans l'âme une poésie qu'il produira tôt ou tard sur la toile, s'il travaille la technique de son art.

De M. Norblin je saute sans transition à M. Court. Je les rencontre dans la même salle; tous deux ont peint de grands tableaux; là finit le parallèle. Le nom de M. Court est favorablement connu du public. En 1820 il fit concevoir des espérances par son grand prix de Rome. Cet ouvrage était original; il annonçait dans

son auteur une certaine individualité ennemie de la routine académique. Ces promesses, M. Court ne les a pas tenues. Le voilà qui professe un culte pour l'Académie. Toutefois, plusieurs de ses tableaux, la *Mort de César* entre autres, ont obtenu un succès d'estime. Cette année, le salon a de lui une dizaine de portraits, plus une grande toile représentant Boissy-d'Anglas à la Convention, saluant la tête de Féraud. On se rappelle que ce sujet fut mis au concours, il y a deux ans, et que l'élu fut M. Vinchon.

Le tableau de M. Court serait-il, dans son intention, un défi jeté au jury? En ce cas, il aurait dû donner à son ouvrage plus de tems et de soins; y mettre un peu plus d'air, plus de lumière; espacer mieux ses groupes et masser mieux ses foules; ne pas faire de ses gens du peuple des espèces de bouchers, les cheveux roux, le couperet en main, la gueule ouverte et la trogne sanglante; donner à ses conventionnels l'air un peu moins peureux et à ses femmes quelque chose de plus féminin; car pour être tricoteuse on ne cesse pas entièrement d'être femme. M. Court s'est imaginé qu'en exagérant ses figures il rendrait son sujet plus terrible. Il n'en est rien. Ces hommes en fureur me font rire; je ne frémerais pas, si ce n'était le souvenir, à la pâle tête de Féraud; et si j'éprouve quelque peine, c'est de voir à ce pauvre Boissy une mine bouffie et piteuse tout ensemble, une pose pleine d'hésitation, sans dignité, sans rien qui témoigne des nobles sentimens qui l'animent. Ah! monsieur Court, si, aux journées de prairial, Boissy-d'Anglas eût été tel que vous nous le faites, la foule se fût moquée de lui, et il n'eût pas sauvé la Convention.

Annonces.

Les personnes qui ont des achats à faire en linge, surtout de trousseaux, ont intérêt à connaître les magasins de MM. LEMONNIER et DESBARRES, rue de Rivoli, N° 28. — On trouverait difficilement d'aussi grands assortimens en toiles, en linges de table, ouvrés et damassés, et en belles broderies. — Ils tiennent en un mot tout ce qui a rapport au linge, tant en fil, qu'en coton. — Comme cette partie est peu sujette aux variations de la mode, ils se contentent de légers bénéfices, et leurs prix sont très-favorables.

— BOUGIE à 2 fr. 25. cent., dite de l'ÉTOILE, moulée, sans mélange, remarquable par sa blancheur, sa transparence, l'éclat de son poli, s'allumant et s'éteignant avec une rare promptitude et supérieure dans son usage aux autres bougies. Magasins, rue du Dauphin-Rivoli, N° 1, et rue Vivienne, N° 15.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle raffermi et rafraîchit la peau, la préserve des rides, des impressions de l'air, de la poussière des bals et des spectacles, des promenades et de l'ardeur du soleil, sans avoir les inconvéniens, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Les flacons de l'EAU DE NINON ont toujours figuré dans les cadeaux de noces. Un Prospectus accompagne chaque flacon dont l'étiquette porte les lettres initiales de la personne du propriétaire: F. R. D. L., pour prévenir les contrefaçons. Cette Eau se vend au seul dépôt rue du Helder, N° 1, chez M. Sellier-Meslin, à la Mère-de-Famille.

On fait des envois à l'Étranger et dans les départemens. — Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 966.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-champs.
 Bonnet en blonde, Rodingot en Châly brodé des M^{ms} de M^{me} Rambuc B^d
 St Denis N.º 29.

des
et
les
un
point
marché
dient

de
habitué.
un
point
de
l'année
l'année

P
la
en
place
de
l'année
l'année

l'année
l'année
l'année
l'année
l'année
l'année

l'année
l'année
l'année
l'année
l'année
l'année

Rom
de soie
blonde
se pro
rabat s

— I
goût.
grande
par la

— I
change
partier
orner l
longen
saignée
— I